

BENOÎT LA MAURIE

Loin des vivants



Benoît La Maurie

Loin des vivants

© Benoît La Maurie, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3745-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Je est un autre* », Arthur Rimbaud.

CAHIER BLEU : ÉTÉ 1994

La T... sur mer, mardi 28 juin 1994.

Une légère brise, venue de la plage, gratte de son doigt de sable les volets fermés de ma chambre. Dehors, dans l'éblouissement de cet après-midi en fusion, des cris d'enfants, des cris aigus mêlés de joie, s'appellent et courent à perdre haleine le long des dunes. Plus assourdie, me parvient aussi la rumeur montante de l'océan. C'est l'heure tranquille de la sieste : de temps en temps, la charpente de la maison craque sous la prise légère du vent, le cri d'un goéland s'élève dans le ciel immense, tandis que la rumeur montante de l'océan, par-delà les dunes, froisse le silence dans un bruissement de nappe soyeuse.

J'écoute, rien, presque rien.

Je goûte, tout, presque tout, ce tout qui se fait dense et danse là, dans la paix de l'instant présent.

Le rire des enfants, plus ténu qu'une flûte, souffle encore par vague et s'éloigne tandis que les yeux fermés, je les accompagne dans leur course : le sable brûlant, le corps en joie qui s'oublie dans le jeu, le goût salin de l'océan dans la bouche sèche, tout cela je le perçois nettement, depuis ma chambre, en puisant dans cette somme de souvenirs émus, accumulés comme de petits trésors au fil des ans.

Car depuis le début de l'été, je vis cloîtrée dans ma chambre, avec en annexe la maison, et parfois, les jours de volonté retrouvée, quelques mètres de plage. Là, affalée sur ma serviette, je reste immobile. Inaccessible. Isolée des autres vacanciers. L'œil vide rivé sur l'océan qui gronde au loin. Je ne fais rien, je me contente d'être là. Mais je pense à lui qui est si loin de moi à présent, et dont l'absence progressivement me dépossède de tout. Cependant le soleil comme l'agitation heureuse et bruyante de toute cette plage m'épuisent vite. Pas d'autre choix que de fuir et de m'enfermer. Alors j'écris. D'abord à petites foulées, sur un simple cahier d'écolier. Et imperceptiblement je prends mon rythme. J'écris plus vite, sans m'arrêter, à perdre haleine, sur ce chemin bleu qui me mènera sans doute au bout de moi-même, apaisée ou libérée pour un temps ? J'écris, ne fais plus que ça d'ailleurs, jour et nuit, m'isolant davantage, fuyant la présence devenue exaspérante de mes proches que j'exaspère tout autant et qui ne comprennent pas – comment le pourraient-ils du reste ? – pourquoi j'ai autant

changé. On me trouve butée. On me le répète. Je le suis d'ailleurs, puisque je m'obstine à écrire. Pour me retrouver, sans doute. Pour comprendre, en effet. Mais plus que tout pour lutter contre cette impression stupide, je sais, que toute ma vie est ailleurs, très loin de moi. Cette impression de ne plus exister par moi-même et d'être un corps vide, sur le point de chanceler et de se briser comme du verre, là, sur le parquet mouvant de ma chambre, dans les escaliers qui dévalent soudain ou sur le carrelage de l'entrée au son mat, si froid et si dur. C'est une sensation tenace, qui ne me quitte pas, et j'attends dans l'angoisse, qu'elle se réalise ou qu'elle passe.

Le rire des enfants s'est tu. Il n'y a plus que le vent. Tout est si beau, si calme au-dehors et si violent au-dedans.

Les mots se pressent et se bousculent dans une confusion désespérante. J'hésite, me ronge un ongle et commence par m'arracher les poils d'un sourcil, signe que je suis au bord d'une nouvelle crise, me crispe sur mon stylo, suis sur le point de déchirer ma feuille, tant écrire me paraît soudain inutile, expansion futile et inutile de l'ego. Mon Dieu que tout me pèse ! Mes désirs, mes incertitudes, mes contradictions, et plus que tout peut-être, cette incapacité dans laquelle je suis de ne plus savoir ce qui est bien pour moi. J'écris, mais je ne comprends pas trop finalement un tel besoin rivé au corps, viscéral, qui m'éloigne tant des autres et me rapproche sans doute trop de moi-même ! Finalement pourquoi écrire, si c'est pour revivre un passé qui fait mal ?

Un temps. Un temps pour se poser. Un temps pour réfléchir aussi.

Puis cette évidence qu'il y a en moi ce besoin essentiel de comprendre pourquoi j'ai pu me perdre. Ce besoin de retrouver au-delà des événements vécus en toute insouciance, une cohérence salubre, ma seule et simple cohérence, pour finalement me libérer d'un passé qui gêne aux entournures et qui pèse de trop de poids.

Cependant par quoi commencer ? Est-il seulement possible de trouver un début à ce récit qui n'a toujours pas trouvé sa fin ? Et n'est-il pas absurde de vouloir donner un sens à ce qui n'est peut-être que pure folie ?

Il est si étonnant et si inquiétant de constater après coup, que les grands événements d'une vie puissent s'enclencher avec cette simplicité dangereuse qui

nous les rend tout d'abord imperceptibles, une simplicité qui désarme et qui mène ainsi à l'inéluctable !

Jeudi 30 juillet.

Au début, il y a la solitude,

Puis une rencontre,

Enfin la douleur.

Cela pourrait être ça, mon histoire. Moi qui cherchais un début à mon récit, j'en donne déjà la fin dans un résumé sommaire, un peu bâclé. Sauf que c'est plus compliqué que ça. Il aurait fallu préciser que ma solitude me convenait parfaitement et que je ne cherchais vraiment personne. Que cette rencontre, je n'en voulais pas d'ailleurs, mais vraiment pas du tout. Du moins au début. Puis mon cœur s'est mis à battre, moi qui ne lui avais rien demandé. Est-ce bête tout de même ! Et surtout qu'est-ce qui m'a pris ? Je ne comprends pas. En même temps, jamais l'amour n'a été raisonnable. C'est ce qui en fait sa beauté, une beauté empoisonnée, qui inspire les romances tristes, tout autant les tragédies.

Samedi 2 juillet.

De nouveau le calme et le repos. C'est l'heure la plus chaude de l'après-midi, la plus immobile. Tout semble suspendu dans l'air : en bas, la table de la cuisine a été débarrassée et la vaisselle sèche sur l'égouttoir, les magazines qui traînent sur le canapé du salon sont fermés, et la chambre où s'est retirée maman est close. Tout est paisible, endormi. Seuls le grattement de ma plume sur le papier et le chuchotement de ma pensée troublent l'onde de ce pur silence. J'écris et je cherche en moi-même, avec peine, l'accroche d'un mot, d'un visage ou d'un quelconque souvenir qui puisse servir d'amorce à ce récit. L'entreprise devrait pourtant être facile, les événements ne remontant qu'à un an, voire à quelques mois. C'est si proche et si loin déjà, comme tout ce qui est révolu.

« Tu es folle ! »

C'est comme ça, je crois que tout a commencé, un jour de juin, l'année dernière. Puis il y a eu ce visage bouleversé de maman lorsque je lui ai tout dit, d'un seul trait, pour éviter son regard plein de reproches, pour éviter surtout qu'elle ne parle et qu'elle ne gagne du terrain. Maman est ainsi. Elle est toujours forte pour jouer les oiseaux de mauvais augure, pour refréner les joies les plus pures, pour vous démolir sans penser à mal.

On était donc en train de faire la vaisselle lorsque je le lui ai dit. Enfin c'est elle qui faisait la vaisselle, et moi qui essuyais en évitant de faire tinter les verres ou de heurter les assiettes, car cela lui casse les oreilles. Et mon Dieu que je suis maladroite, que c'en est à peine croyable, depuis toute petite !

Pourtant cette fois-ci, c'est moi qui parle, avec fermeté, parce que j'ai déjà dit oui à mon professeur d'université pour ce poste à l'étranger dès la rentrée prochaine. Je parle et il le faut, jusqu'au bout, assurant ma prise, prête à saisir ma mère au collet pour l'empêcher de parler à ma place, et Dieu que ça fait du bien, pour une fois, d'avoir le dessus et qu'elle m'écoute, médusée ! Oui, assistante française. Seulement un an, même pas, une année scolaire. Une opportunité en somme. L'occasion de voyager, de parfaire mon anglais et d'enseigner surtout, voir si ça me plaît. Et tes études ? Je les reprendrai dès la rentrée prochaine. J'ai ma Maîtrise en poche, mon DEA peut attendre... J'ai bien senti que cela la renversait, la bouleversait et plus que tout la déchirait en ses entrailles. Que sa fille s'en aille, que la chair de sa chair la renie en somme, c'était inconcevable. Non, plus fort que ça encore, insupportable ! Mais voilà, j'avais le désir de partir, comme on s'échappe d'une souricière, et ça bien sûr, je ne pouvais pas le lui avouer.

Je revois tout à coup cette chambre d'hôtel près de Saint-Lazare, la veille du grand départ : cette odeur qui vous prend à la gorge à peine la porte poussée, relent de renfermé et de fumée de cigarette pris dans la moquette et dans les voilages gris, cette envie aussi de déguerpir devant le mobilier usé et la tapisserie passée. Les conversations de la chambre voisine traversent les cloisons de papier et le ronflement des voitures fracasse les vitres. Faut-il vraiment poser ses bagages ici ? La boule au ventre, on avance, on s'assoit sur le rebord du lit, on attend un peu triste je ne sais quoi, un taxi peut-être qui vous ramènera bien vite chez vous. Et tant pis pour l'amour-propre, les remarques étonnées de la famille

et des amis qui vous ont souhaité bon voyage la veille. Faudra-t-il d'ailleurs leur rendre tous ces petits cadeaux souvenirs offerts pour votre long séjour loin d'eux ? Il y aura également le regard soulagé de maman, retour dans la souricière !

Cependant j'ai quelque chose à me prouver.

J'ai onze ans et je suis prête à plonger. Le moment est important, d'autant plus que c'est ma première compétition. Pas du tout envie d'y aller mais c'est pour faire plaisir à papa. Tous les yeux sont rivés sur moi et je me perds dans le reflet chloré de l'eau qui sature la voûte de la piscine, goût de nausée que je ravale par petits hoquets. Je tremble de tous mes membres car je déteste ça, plonger. Puis il y a cette détonation, les rires et les encouragements énervés de papa, toutes mes copines sont parties, promptes à la détente, moi je n'ai pas compris, je les regarde s'éloigner, et je bascule, je tombe, je sombre... Papa est furax, le public hilare, le moniteur et le directeur de la piscine, n'en parlons pas ! Au moment de plonger, j'ai vomi dans la piscine, qu'il faut désormais vider. Fin de ma carrière de nageuse émérite. Je ne rapporterai même pas la petite médaille en toc que l'on offre aux benjamines du groupe pour les récompenser d'avoir participé ! Pendant des années la honte, qui gratte la peau comme un pull mouillé ! Ne plus pouvoir aller à la piscine avec mes copines le samedi après-midi pour s'amuser, supporter sans rien dire les moqueries toujours plus lourdes et plus connes des garçons du collège, ainsi que la rancune mal digérée de mon père. Est-ce pour cela d'ailleurs qu'il partira quelques années plus tard ? Ce n'est pas clair, en tout cas, longtemps je l'ai cru. Alors cette fois-ci, je m'y tiens. Je m'agrippe à mon plongeoir, pas d'autre juge plus intransigeant que soi-même. J'ai la trouille, c'est vrai, mais je m'accroche, ou plutôt j'avance sur le ponton, la pointe des pieds au bord du vide, aveugle au vertige, je regarde loin, plus loin que mon passé. Je le sais, je vais sauter et tant pis si je dois me casser la gueule. Allez, une légère flexion du bassin et des jambes, le corps qui bascule et je m'élance, enfin, libre, dans l'espace si vaste !

Et c'est vrai, tout est si vaste, surtout à huit mille kilomètres d'altitude, bercée par le ronronnement des moteurs de l'avion, fascinée par cette magie de la nuit, qui estompe progressivement tous les horizons, noie tous les repères et engloutit sur les rives de l'océan Atlantique le scintillement des dernières villes, vastes zodiaques électriques sans plus aucune signification. Soudain cette sensation étrange qui prend les tripes et inquiète un peu le sommeil, lorsque tout n'est que